

Sortie Dans le film d'Edwin Baily, il y a Mathilde, Charly, Jacques et les autres. Il y a aussi le Nord chaleureux, où l'on respire, où l'on vit.

Faut-il aimer Mathilde ?



D'abord... D'abord, il y a Charly. Celui qui a grandi dans le quartier, qui casse de la vaisselle sur les marchés, et qui est si gentil. Charly qui n'essaie pas d'avoir l'air, et qui n'a pas l'air du tout, d'ailleurs, ou alors, si, « *l'air d'un gros con* », comme il dit, « *mais je t'aime, Mathilde !* ».

Et puis il y a celui qui n'est pas d'ici, l'étranger, Mano l'Espagnol, qu'au bistrot on dit marin sur le port de Dunkerque, alors qu'il est maçon. Mano, qui observe et qui ne demande rien, mais que Mathilde, un jour, charge de construire sa maison. Et lui qui construit cette maison, peut-être parce que cette fille « *ressemble à un bonbon* ».

Et il y a Jacques, bien sûr, Jacques dans son resto routier, qu'elle a voulu revoir, parce qu'elle « *voulait savoir* », mais elle « *ne sait toujours pas* ». Et lui qui n'oublie rien, « *surtout pas mes dettes* », et qui continue de payer, de souffrir, parce qu'un jour, ou une nuit, il a aimé Mathilde, et qu'elle a un enfant de lui, dont il ne sait même pas le nom.

Enfin, il y a Jean-Pierre... Mais on ne parlera pas de Jean-Pierre. Parce qu'on ne parle pas de Jean-Pierre : on le cherche. Ou plutôt, Mathilde, elle, le cherche, c'est pour ça qu'on la suit, pas à pas, même si, au début, on ne s'en était pas rendu compte. Mathilde, qui erre, là-bas, dans le Nord, qui ne cherche pas à partir, mais simplement à retrouver sa route, perdue en même temps que ses hommes. Son homme...

Bien sûr qu'il faut aimer Mathilde ! Il ne « *faut* » pas : on l'aime, un point c'est tout. Comme on aime le Nord, entrevu grâce à elle. Le Nord, aujourd'hui, et il ne faut pas le regretter, ce n'est plus la mine : on ne va pas voir ce film comme on va au charbon. On n'y tousse pas, on y respire. Bien sûr, la vie, là-bas, entre mines désaffectées et travail à la chaîne, n'a rien de formidable. Les vieux s'en vont même soigner leur silicose dans le Sud. Pourtant, chez ces gens-là, on vit.

C'est la première bonne surprise du film d'Edwin Baily : de ce monde, de cette petite société bien vivante, chaleureuse, on se sent étroitement solidaire, pour ne pas dire complice, même

lorsqu'on n'en fait pas partie. Il n'y a pas que Mathilde et ses hommes. Il y a la famille — parents, sœurs et enfants, trois générations — et les proches, les collègues d'atelier, tous réunis dès la première image, au son de l'accordéon, dans un cortège de noce. Comme le dit le grand-père, « *les jours ne sont pas courts, ils sont larges. Il y a de la place pour tout le monde* ».

Il y a aussi de la place pour tout le monde — et c'est la deuxième bonne surprise — dans le scénario de Luigi De Angelis. Pas un personnage laissé en rade. Chacun y va de son couplet, défend sa peau : formidables comédiens, qu'on voudrait tous citer, Dominique Blanc, bien sûr, mais aussi Maxime Leroux et Jacques Bonnaffé, rivaux dans leur numéro d'écorchés vifs. Devant eux, la mise en scène, modestement, s'efface. Peut-être trop d'ailleurs : c'est la seule

limite de ce film qui repose sur la force de son scénario.

Troisième surprise, et pas la moindre : on redoutait de se voir embarqué (après l'accident de Mathilde) dans un drame réaliste, et on découvre un monde et des personnages beaucoup plus complexes qu'ils ne nous semblaient au premier abord. On découvre, surtout, qu'ils en savent sur eux-mêmes bien davantage que nous. Chacun raconte un morceau du puzzle, et c'est par ces dévoilements successifs que surgit la vérité ●

Vincent Remy

Français (1 h 35). Réalisation : Edwin Baily. Scénario et dialogues : Luigi De Angelis, Edwin Baily. Image : Pierre-Laurent Chenieux. Décors : Thomas Peckre. Son : Philippe Fabbri. Montage : Dominique Gallieni. Musique : Arno. Avec : Dominique Blanc (Mathilde), Paul Crauchet (Papy), André Marcon (Charly), Jacques Bonnaffé (Jean-Pierre), Maxime Leroux (Jacques), Marc Duret (Mano). Prod. : Capricorne Production, Joëlle Bellon et 3B Production. Distr. : Swift.



Mathilde (Dominique Blanc, à droite), on l'aime. Un point c'est tout.